

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

HUGHES J. DE LA YERNE

MAURICE LAFARGUE

GEORGE P. KAUFMANN

Phone Main 3487

Bureau: 323 Rue de Chartres

Carried at the Post Office of New Orleans

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc.

L'Abéille est en vente au kiosque de journaux du Times Square Building, à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

La morgue militaire allemande

Le trait suivant n'a pas sans doute, par lui-même, d'importance capitale; ce n'est qu'un détail. Il m'a pourtant semblé qu'il pouvait concourir à une juste appréciation de la morgue militaire, en Allemagne, et figurer parmi les éléments divers qui, pris d'ensemble, serviraient à déterminer la mentalité spéciale dont un siècle de militarisme outantrier a comme imprégné les sujets de "l'Attila moderne", et qui s'en vante! Voici donc, exactement et simplement, ce qui vient de m'être raconté par une très digne dame anglaise; je reproduis son récit sans commentaires, tel qu'il a été fait, et presque sous la dictée du témoin.

Cette dame anglaise se trouvait, il y a trois mois environ, en Alsace, d'où sa famille est originaire. Des amis, à Strasbourg, donnèrent un dîner en son honneur. On lui fit entendre, à cette occasion, qu'il serait aimable à elle de se mettre en frais de toilette, autant qu'elle le pourrait, parce qu'au nombre des invités figurait un "officier noble" de l'armée allemande. Elle s'attendait donc à la présence de quel que personnage de marque; mais quelle ne fut pas sa surprise en voyant entrer dans le salon un jeune morveux, d'une vingtaine d'années, sanglé dans son uniforme, portant haut la tête, et affectant une allure de conquérant.

Avec plus de surprise encore, elle constata que cet invité ne venait pas s'incliner devant les maîtres de la maison, qui étaient presque des vieillards, mais que, tout au contraire, ceux-ci se levèrent dès que leur hôte fut annoncé, et se portèrent à sa ren-

LA CATHÉDRALE

Eh bien, moi, je voudrais, la rafale passée, Que nous la conservions telle qu'ils l'ont laissée! Je voudrais qu'on gardât sans y toucher du tout Le monument blessé tant qu'il tiendra debout. Avec ses trous béants, avec ses meurtrissures, Sans s'aviser jamais de panser ses blessures! Je voudrais qu'on cercât d'une chaîne de fer Le domaine sacré que profana l'enfer, Et que, le Culte ailleurs portant son tabernacle, Le temple abandonné ne fût plus qu'un spectacle! Qu'au lieu de relever son antique splendeur On en fit pour toujours un sombre accusateur; Qu'on le laissât, fantôme à la robe noireie, Rigé dans son silence et dans son inertie; Je voudrais qu'il devint, tout étant accompli, Le veilleur de la Haine aux portes de l'Oubli; Qu'il rendît impossible à jamais l'amnistie, Et que l'on pût toujours, la ville rebâtie, Si la mémoire avait besoin d'un stimulant, Montrer un gros point noir sur la fraîcheur du plant La haine avec le temps s'éparpille, ou dévie, Il faut que la cité reconquise à la vie, Pour que notre rancune ait sa même vigueur, Garde farouchement à la place du cœur, Souvenir obsédant et formidable preuve, Cette tache de sang sur sa tunique neuve! Il faut, pour défier la lâcheté du Temps, Que tous les citoyens et tous leurs descendants, Redevenus heureux d'ins une ville heureuse, Tous les jours, à l'aspect de l'église lépreuse, — La haine revenant dans le cœur par les yeux — Aient honte tout à coup, de paraître oublié! Il faut, quand ce sera devenu de l'histoire, Pouvoir dire aux passants qui ne voudront pas croire, En leur montrant le bloc s'éffritant dans un coin: "Le crime, on vous l'a dit... Regardez le témoin!... Des hommes avaient fait, qu'on disait des barbares, Ces portails précieux et ces dentelles rares, Puis d'autres sont venus, et qui les ont brisés, Qu'on disait des penseurs et des civilisés! A peine si les noms des premiers — les artistes! — Sont connus par hasard de quelques archivistes, Mais tous informés bien l'univers indigné Que les démolisseurs de beautés ont signés! De leur passage ici ces races concurrentes Ont laissé toutes deux des marques différentes, Toutes deux ont gravé dans ces vieux murs leurs noms: L'une avec des ciseaux, l'autre avec des canons! Chacune par son œuvre ici se symbolise: L'une a mis trois cents ans pour parfaire une église, L'autre, comme un témoin d'un chef-d'œuvre flétri, N'a demandé qu'un jour pour faire un pilori!"

Octobre 1914.

MIGUEL ZAMACOIS.

causer quelque embarras dans l'assistance et, comme on dit "jeter un froid," elle sortit sans plus s'inquiéter du bonhomme, et, bien entendu, sans aucun salut à l'adresse de ce demi-dieu en baudruche. A. CORTILLOT.

Morts au champ d'honneur

On annonce la mort de: Le lieutenant-colonel Le Forestier, tué à l'ennemi le 4 octobre. Le lieutenant-colonel Georges Rouquette, tué à l'ennemi. Le lieutenant-colonel Pellé, commandant d'armes de la garnison de Marmande, tué à l'ennemi. Le commandant Daniel Bouvet, du 36e d'artillerie, blessé le 4 septembre et décédé le 16, à l'ambulance de Nomeny (Lorraine). Le commandant Paul Manuel, du 283e d'infanterie, tué dans la Meuse, le 24 août. Le commandant Paul Fradin de Bellabre, du 165e d'infanterie, tué dans la Meuse, le 6 septembre. Le commandant Paul Bruyère, du 59e d'infanterie, tué à l'ennemi le 28 août. Le capitaine Charles Gaubert du 31e d'infanterie, mort des suites des blessures reçues en Belgique le 22 août; Le capitaine Girardet, du 86e d'infanterie, reparti sur le front après avoir été blessé en Meurthe-et-Moselle, tué dans l'Oise, le 16 septembre. Le capitaine Communal, du 298e, tué à l'ennemi, dans l'Aisne, le 17 septembre. Le capitaine Jean Paul, du 98e, décédé le 8 septembre, des suites de ses blessures à l'ambulance de Couvres (Aisne). Le capitaine Georges Seize, du 19e d'artillerie, tué en Alsace, le 11 août. Le capitaine Louis Portier, du 161e d'infanterie, décédé le 4 octobre, à la suite de ses blessures, à l'hôpital de Commercy. Le lieutenant Aymé Leu-Marie, marquis de Montillet de Grenau, du 14e d'infanterie, tué aux combats de l'Aisne, le 20 août. Le lieutenant Brusi, du 7e d'infanterie, banquier à Cahors, tué à la bataille de l'Aisne. Le lieutenant Alfred Tournissa, du 14e d'infanterie, tué le 8 septembre, à la bataille de la Marne. Le lieutenant Cau, du 57e d'infanterie, décédé à Bordeaux des suites de ses blessures. Le lieutenant de Livonnierre de Voussac, décédé à l'hôpital de Bar-le-Duc, des suites de ses blessures. Le lieutenant Jean-Marie Bosson, du 92e d'infanterie, tué le 17 septembre aux combats de l'Aisne. Le lieutenant Amédée Philippeau, du 19e bataillon de chasseurs à pied, décédé à Vichy, des suites de ses blessures. Le lieutenant Courtalhat, du 43e d'artillerie, tué le 8 septembre à la bataille de la Marne. Le lieutenant Georges Hagoneng, du 57e d'artillerie, ingénieur des arts et métiers, tué à la tête de sa batterie, dans les Ardennes. Le lieutenant Vincent de Baille-Furé, du 83e d'infanterie, tué le 17 septembre, à la bataille de la Marne. Le lieutenant Julien Ferré, du 113e d'infanterie, tué le 6 septembre, à l'ennemi. Le sous-lieutenant Charles Villedey de Croze, du 38e d'infanterie, tué le 25 août, en Meurthe-et-Moselle. Le sous-lieutenant Albert Monod, du 97e d'infanterie, tué dans

les Vosges, le 3 septembre. Le sous-lieutenant Henri Faivre, du 133e d'infanterie, tué à l'ennemi, le 7 septembre, à la tête de sa compagnie, qu'il commandait, restant le seul officier valide. Le sous-lieutenant Alamelle, du 69e d'infanterie, tué dans la Meuse, le 1er septembre. M. Henri de La Ferrière, aspirant-officier du 317e d'infanterie, tué aux combats de l'Oise, le 15 septembre. Le sous-lieutenant Hande, du 439e d'infanterie, tué à l'ennemi. Le docteur Auguste Ehrmann, médecin à Nice, tué dans la Meuse, au moment où il soignait un blessé sur le champ de bataille. M. Georges Colet, du 3e d'artillerie coloniale, âgé de vingt-quatre ans, tué le 21 septembre, dans la Marne, d'un éclat d'obus qui lui perfora le poulmon. Trois de ses frères sont sous les drapeaux et son père a repris du service comme officier d'artillerie. Le sergent Paul Pinta, du 336e d'infanterie, fils de l'expert arbitre, tué à l'ennemi le 30 août. Le sergent Maurice Pinta, du 113e d'infanterie, tué à l'ennemi. Charles Gruson, tué au Moyen-Congo, pour le service de la France, le 14 août.

L'assassin de l'Archiduc

Au milieu de toutes les nouvelles qui nous tiennent depuis deux mois et demi dans l'angoisse, je découvre cet inoffensif entreffilet: "La 'Neues Wiener Tageblatt', du 8 octobre, annonce, au sujet du procès des meurtriers de l'archiduc François-Ferdinand, que l'acte d'accusation, contenant trente-sept pages, vient d'être lu aux vingt-cinq accusés. Ceux-ci sont poursuivis pour haute trahison." Trente-sept pages; vingt-cinq accusés. Voilà ce que comportait cette affaire; un crime abominable devait recevoir le châtiment mérité. Cela suffisait, toutes les autres conséquences de l'événement sont de surrogation: elles n'étaient pas contenues dans la cause première. Trente-sept pages d'accusations! Vingt-cinq accusés! Voilà l'origine de l'incendie qui désola l'Europe. Combien de pages écrivirent les historiens et les philosophes quand sera dressé le grand acte d'accusation contre l'Allemagne! Combien de vies généreuses, exemples de toute accusation, auront été sacrifiées à son ambition criminelle! Elle a forcé l'Autriche à maltraiter la Serbie; puis la Russie ayant relevé l'intolérable injure, elle a repoussé l'offre de médiation de l'Angleterre, rejeté l'idée même d'agir pour la paix, de concert avec l'Angleterre, la France et l'Italie. Ce qu'elle voulait, et qui ressort si bien du Livre orange distribué à la Douma, c'était s'accrocher à la France, la contraindre à envoyer d'accord avec elle-même une sommation à la Russie, France et Allemagne solidaires, disent les dépêches; l'étouffer ainsi dans un embrassement mortel tout en l'arrachant à l'alliance russe. Elle voulait aussi, après le refus inévitable et prévu, se jeter sur la France sans prétexte et l'étrangler la première! Ce beau plan, l'Allemagne a tenu à l'exécuter, alors même qu'elle s'attendait à l'incendie de l'Europe, la

HYDRO-THÈR-MASS (chaud) (massage) Procédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 8 heures et tout le dimanche. \$1.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chloroforme, massage, cure, Dorlots \$1.00; \$25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25c pour \$10.00. Leçons de natation. 725 rue Gravier. M. et MME ROBERT OSBORNE.

elle, faite des crimes de l'Allemagne, dépasse de loin notre faculté d'inventer! Aussi n'est-ce pas seulement le procès des assassins de l'archiduc qui va s'ouvrir: c'est celui de l'Allemagne devant l'univers civilisé! DENYS COCHIN, de l'Académie française.

Un communiqué anglais

Un communiqué du bureau de la Presse fait l'éloge du courage et de l'élan des troupes françaises dans les violents combats du Nord, de l'Oise et de Lens. Le communiqué dit que la situation générale est satisfaisante. Il ajoute que les Allemands, devant Anvers, ont avancé leurs positions malgré une résistance acharnée de la part de la garnison.

THEATRES LE LYRIC

"The Midnight Marriage", qui a été donné hier pour la première fois cette saison par la compagnie Peruch-Gypzène, a prouvé intéresser le public aussi fortement que les saisons précédentes. Le théâtre de la rue Bourgogne a fait salle comble hier, et le public n'a pas ménagé les applaudissements à toute la troupe. Mlle Gypzène et Mr. Wilson exécutent un numéro de chant et de danse, qui a été fort goûté et redemandé par l'auditoire. Mlle Aline Richter, qui est encore une enfant à été très intéressante dans son rôle de porteuise de journaux. La semaine prochaine on représentera "The Lure", un succès de New-York. C'est une pièce très réaliste qui met à jour un des côtés du problème de la traite des blanches.

L'ORPHEUM

Mme. Yorska, la charmante actrice française, et protégée de Mme. Sarah Bernhardt, bien connue dans le monde des théâtres, est à l'Orpheum cette semaine, dans une pièce en un acte intitulée "Days of War." Elle est secondée par Jose Rubens et une compagnie de quatre personnes. Odiva, la "Reine des Eaux," obtient un vif succès dans des exercices aquatiques qu'elle exécute dans un vaste aquarium accompagnée par des lions de mer. L'acte des "Volontaires," est une surprise musicale d'un genre tout à fait inédit, qui est très apprécié par le public. On dit que Fischer et Green ont le numéro le plus comique de la saison. Il s'intitule "Partners" et a été représenté à Londres, où il a obtenu un succès considérable. C'est le numéro le plus amusant du programme. Le Trio Gardiner qui se compose de deux charmantes danseuses et d'un jeune gommeux offrent toute une série de danses mondaines et professionnelles. Lee Barth est un comédien qui se sert de dialectes. Lightner et Jordan, deux séduisantes chanteuses, dans un répertoire de chansons exclusives. "The Orpheum Travel Weekly" produit des vues d'Espagne, Hollande, Russie, Autriche-Hongrie et Egypte.

LE METHODE BERLITZ Nous avons commencé ces classes de Français pratiques pour enfants. Classes pour commençants et étudiants avancés, littérature et histoire. Aussi, leçons de conversation pour adultes, 5 fois par semaine. Nous garantissons que nos élèves obtiendront l'accent le plus pur. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez. The International School of Languages "Original Berlitz Method" 428 Bataisse Audubon. Tél. Main 3991.

Feuilleton de l'Abéille de la Nouvelle-Orléans

No. 12 Commencé le 22 octobre 1914.

LE Roman d'une Mère PAR MAXIME DUROSIER (Suite)

Dans son besoin de jeter de la poudre aux yeux pour aveugler les clients, il avait, à Tours, installé son cabinet avec tout le confort élégant que prise notre fin de siècle. Il pensait trouver chez M. Scheber sinon mieux, cela lui semblait difficile, du moins aussi bien. Et voilà qu'il se trouvait devant une vieille petite maison noire, contrastant tristement avec les immeubles neufs qui l'entouraient. Il hésita — C'est une turlu d'usurier, fit-il, dépité, et non une agence de renseignements. Une sorte de couloir, un étroit boyau servait d'entrée. — On va sûrement me mettre le couteau à la gorge, fit-il, et me demander la bourse à la vie. — Tans pis, le sort en est jeté; je suis venu, j'en suis. — Et bravement, il s'engagea dans la ruelle sombre.

Il tira de son portefeuille la note prise la veille et la relut. "10 (bis) au premier." — Allons. — Appel de la sonnette un petit bon-homme, tout vieux, tout ratatiné, propre et étiré, vint ouvrir. — M. Scheber ? — C'est moi-même, monsieur. — Il s'effaça, devint presque invisible collé contre la muraille, pour laisser passer Puyvardat. Soigneusement, sans se presser, il repoussa la porte, s'assura qu'elle était bien fermée, puis sans parler il introduisit son visiteur dans une grande salle, qui n'avait pour tout mobilier qu'un vaste bureau de chêne, et de lourdes chaises du même bois. — Mais le long du mur, se profilaient des théories de casiers, soigneusement étiquetés. On eut dit l'arrière-boutique d'un libraire. — Cette vue rendit confiance à Puyvardat. — Voilà un maniaque qui m'a l'air fameusement documenté, pensa-t-il. Tout de suite et sans préambule et sans phrase il exposa son cas: — Un de ses parents était pris d'amour pour une fort belle fille, riche et bien apparentée. Mais lui, en ami prudent, s'était un peu informé sur la famille de la future, il avait même entrepris tout exprès ce voyage de Belgique. Mais il en avait appris de belles, des choses à faire frémir. — Et vivement, avec des mines et des inflexions de voix émue, en comédien, sûr de son rôle, il raconta sa conversation avec le successeur de Brancar, son voisin de table à l'hôtel de Mons. — M. Scheber, sans l'interrompre, l'écouta attentivement les yeux mi-clos. Puyvardat ayant tout dit se tut. — Les paupières toujours fermées, le petit vieux questionna: — Je crois, mon cher monsieur, que vous avez été bien inspiré en venant ici. Orgueil mis à part, je puis hautement affirmer que vous n'auriez, dans mille autres maisons de Belgique, trouvés les renseignements que vous aurez ici. — Et redressant sa maigre taille, il désigna d'un geste les casiers alignés, débordant de notes et de feuilles. — Un sourire de suprême contentement éclaira la face parcheminée, ridée, telle une pomme oubliée, de M. Scheber; avec une étrange volupté il poursuivit: — J'ai près de quatre-vingts ans et je puis le dire sans vantardise, voilà plus d'un demi-siècle que je collectionne ainsi des documents importants, sur toutes les familles de mon pays. Au point de vue des mœurs, il y a là une étude passionnante mais bien pénible. — Si vous saviez comme cette tâche ingrate de fouilleuses de vie vous retourne le cœur, on en arrive à mépriser l'humanité! Que de bouel grand Dieu que d'ordures dans ces familles posant pour la dignité, l'honneur, jolie leur hermine! ils ont tous besoin du dégraisseur. — Et l'étrange petit homme s'agita rouge d'une colère subite, les bras prêts à la discussion. — C'est un fou, pensa Puyvardat, il va me donner quelque mauvais coup. — Mais plus calme, comme soulagé, M. Scheber s'assit pour continuer d'une voix abattu: — C'est un métier écœurant, mais je ne puis m'en passer, il m'a pris et me tient bien. J'ai essayé de ne plus m'occuper des autres, c'est plus fort que moi. Il faut que je sache quand tout le monde ignore; que je tienne dans ma main les secrets du premier homme que je rencontre le matin sur ma route; si la fantaisie me prend de connaître sa famille, son passé, son présent, ses ambitions; et je ne puis résister. Je vais, je viens, je m'informe et j'ap-

prends. Voilà! Maintenant que voulez-vous savoir? Des détails sur la famille de Brancar, et des explications sur le feu mis par lui à son usine située ici près? — Puyvardat opina de la tête. — Pas difficile, tenez; voici un petit casier, il contient des fiches par ordre alphabétique de tous mes dossiers. Nous allons prendre la lettre "F", le mot famille. — Monté sur un escabeau, le petit homme fureta visiblement joyeux. — Là. Famille. J'ouvre, B., Brancar, Casir No. 3, lettre B, dossier 50. — Toujours sautillant, le maniaque se dirigea tout au fond de la salle où il avait introduit Puyvardat, s'approcha d'un casier bourré, débordant, et une seconde après, s'écria: — Voilà, c'est fait. Ce n'est pas plus long que cela, et feuilletant une serviette de fort carton, il en retira une paperaisse poussiéreuse. Puyvardat, inquiet se pencha pour regarder avidement. Tous les documents intéressant la famille, l'incendie de l'usine et la disparition des Brancar étaient là; mais, pas un pour prouver que Brancar le banquier, et Braguemond, le millionnaire respecté, ne faisaient qu'une et seule personne. — La colère montait en lui de voir ses plans échouer, au moment de réussir et sa lèvre se retournait nerveusement crispée. — M. Scheber souriait malicieusement; ses yeux troués en vrille, papillonnaient pleins de gaieté: — Allons, ne vous inquiétez plus; je vois bien ce que vous cherchez. Ses mains de vieillard, aux tremblements séniles, surent un instant parmi les papiers jaunés, d'où s'échappaient une impalpable poussière; et triomphantes s'élevèrent sous les yeux de Puyvardat un journal aux bords rouges, où on lisait en première page, en grandes majuscules:

"Portait du banquier et de l'incendiaire Brancar. — Sa disparition. — Les victimes de l'incendie." — Effacés par les années, mais noirs et très reconnaissables encore, les gravures s'élevaient. C'était d'abord la face un peu grasse de Brancar, dans un gros médaillon qui commençait la série. Puyvardat chancela sous le coup de l'émotion. — Ça, Brancar! mais c'est mon Braguemond! A moi, le millionnaire du château des Tournelles! Il n'y a pas à hésiter, la ressemblance est parfaite! parfaite! — M. Scheber le regardait en dessous d'un petit air malicieux. — Alors, mon bon monsieur, vous êtes content de mon vieux journal, et vous estimez que ces gravures peuvent vous rendre service. — Me rendent service! ah! je vous crois! elles me combleront de joie, jamais je n'aurais osé espérer des preuves aussi probantes — pensez donc, comment nier qu'on porte un faux nom, quand on vient à vous avec votre nom véritable et racontant par le menu toutes vos coquinerie!

Tout à coup Puyvardat se tut. Il venait subitement de penser qu'il était maladroit de poser aux yeux de M. Scheber tout le bon parti qu'il comptait tirer de ce précieux document. Le bonhomme allait pour s'élancer et mettre sa paperaisse à prix élevé. — Il demeura brusquement silencieux. — Ce fut le petit vieillard qui reprit la conversation pour dire tout en souriant malignement: — Votre idée est très juste, très pratique et ne peut manquer de réussir; je suis donc enchanté que mes paperaisses tombent en si bonnes mains. J'ai horreur des imbéciles. Vous, vous me paraissiez fait pour le bon mo-